

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3016.

SAMEDI 9 OCTOBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LA VEILLE DE L'OFFENSIVE VICTORIEUSE

Celui qui peut tout exiger de nos soldats, celui qui, dans leur tendresse respectueuse, dans leur confiance filiale, nos troupiers ont surnommé le « grand-père » a été visiter ses hommes. Joffre leur a dit ce qu'il attendait d'eux ; il ne leur a pas caché les périls de l'action où il les lance. Et tous, sûrs d'être menés par lui à la victoire, se sont fait le serment de se conduire en héros. Aux officiers et aux états-majors, le Généralissime a longuement expliqué ses désirs et ses plans.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

DÉCEPTIONS

Combien je regrette maintenant mon manque de déférence envers le véritable M. Briot qui, il y a quelque quarante ans, alors que j'étais sur les bancs du collège, se donnait une peine énorme pour nous apprendre la philosophie. Durant quatre heures par jour, cet homme consciencieux, dissertait avec une animation singulière, sur les philosophes allemands, citait Herder, Schleiermacher, Schelling, Schlegel et bien d'autres, les mettait en contradiction entre eux et avec eux-mêmes, montrait le danger de leurs doctrines, les démolissait pièce à pièce, avec un tel entrain qu'il nous paraissait prudent de ne rien écouter de ces belles leçons, et surtout de n'en rien retenir puisque tous ces systèmes étaient autant d'erreurs et n'avaient eu pour résultat que de contribuer au malheur de l'humanité. Notre docte professeur parlait donc, sans répit ni trêve, de ces sujets dont il était plein : l'inattention de la classe était générale ; il ne voulait pas s'en apercevoir ; mais pour ne point perdre haleine, il me fixait d'un œil attendri et discourait presque pour moi seul, car me voyant absorbé à écrire fébrilement, et à entasser feuillet sur feuillet, il se persuadait, dans sa candeur de grand savant, que je ne perdais pas un mot de son cours et que j'en notais les moindres phrases afin de m'en pénétrer studieusement.

Or, ce que je rédigeais avec une si exemplaire assiduité, c'était un roman en cinq parties, qui, dans mon esprit, devait ressembler aux *Misérables*, du moins pour les proportions, et dont l'intrigue se déroulait en Espagne, pendant les guerres de Napoléon, à l'époque du siège de Saragosse. La péripétie principale était l'amour d'une Arabe aveugle pour le général Dupont, lequel commettait l'imprudencence de confier à cette infirme passionnée et loquace la conduite de son armée, ce qui amenait des désastres sans nom, et expliquait le peu de succès de nos entreprises dans la Péninsule.

J'atteste donc que, tout à la *Ville des Morts*, — tel était le titre de cette œuvre considérable, — je ne percevais que quelques vagues sons des érudites dissertations de notre professeur de philosophie ; je m'en confesse et je m'en repens aujourd'hui ; si j'avais apporté à écouter ce qu'il nous disait de très remarquable, assurément, sur les *doktors* allemands, anciens et modernes, autant d'attention et de fougue que j'en mettais à diluer les extravagances amoureuses dont Narabella, mon héroïne, assommait l'infortuné Dupont, je verrais clair aujourd'hui dans la ténébreuse psychologie à laquelle l'Allemagne est redevable de sa maladie mentale actuelle, et je pourrais, ainsi que bien d'autres, citer, d'un ton dégagé, Kant, Fichte, Novalis et Resewitz, comme si j'étais imbu de leurs œuvres et que je les aie approfondies depuis ma plus tendre jeunesse.

Comprenant la déplorable importance de cette lacune de mon éducation, j'ai résolu, ces temps derniers, de la combler et j'ai ouvert témérairement la *Critique de la Raison pure*. Non ! C'est impossible ! C'est impossible de pénétrer, sans risquer la maison de santé, dans ce cloaque de paradoxes, d'ergotages et de propositions à quadruple détente.

J'en demande pardon à la mémoire de M. Briot et aux admirateurs de Kant, mais j'estime que, pour comprendre quelque chose à ce fatras, il faut avoir été pris tout petit : c'est sans aucun doute parce qu'ils sont nourris de ces imbroglios dès l'enfance que les Allemands ont inventé les boyaux tortueux, les inextricables réseaux de fils de fer barbelés, et les enchevêtrements de labyrinthes dont ils protègent leurs retranchements. Leur tactique ressemble à leur façon de raisonner.

De ma tentative infructueuse à l'assaut de la philosophie allemande, j'ai cependant rapporté quelques citations qui ne seront pas perdues. J'ai appris, par exemple, que l'illustre Fichte, qui écrivait vers 1806, déclarait déjà que le peuple allemand est « le peuple par excellence », que « la divinité se reflète en lui », et ce privilège le rend « indéfiniment perfectible », tandis que les autres peuples n'ont que l'apparence

de la vie et sont, en réalité, frappés de mort, ainsi que leur langue, leurs législations, leur commerce, leurs arts et leur civilisation.

J'ai noté aussi qu'un certain Luys Brentano, professeur d'économie politique à l'Université de Berlin, membre de l'Académie royale de Bavière, — un *légume*, comme on voit, — écrivait tout récemment que la mission de l'Allemagne est de régner sur le monde ; les autres nations acceptent d'autant plus facilement sa victoire qu'elles comprendront bien vite que « les Boches ont été élus par Dieu pour être *chefs* », et que « sous leur organisation, le progrès de la civilisation est en bonnes mains ».

Un autre, qui ne manque pas d'aplomb, établit *preuves en mains* que « au cours de leur histoire, les Allemands se sont acquis la réputation d'être *plutôt trop humains, trop fidèles* à l'égard de leurs prétendus amis, *et trop sensibles* aux plaintes étrangères ».

Un autre encore, l'ineffable Wilhelm Ostwald, prophétise : « Il faut créer une Europe organisée en un seul corps. A cet effet un organe central doit être fondé et celui-ci, *le cerveau du monde, ne pourra être que l'Allemagne*, car elle possède seule le secret de la culture organisatrice ».

Herr professor H. Luolen écrit : « Déjà à leur première apparition dans les forêts de la Germanie nos aïeux excitaient l'admiration de l'univers ! Lorsque la puissance romaine s'écroula, les Allemands devinrent les maîtres du monde ; presque tous les peuples d'Europe leur doivent leurs lois, leurs droits, les fondements de toute organisation sociale ! »

Imaginez-vous ce que peut devenir la mentalité d'un peuple auquel, depuis cent ans et plus, on inculque la persuasion qu'il est le seul intelligent, le seul invincible, le seul civilisé ; que Dieu le mène et l'a choisi pour champion ; que, depuis les temps les plus reculés, le monde l'admire, l'envie et n'attend que la première occasion pour tomber à ses genoux et le supplier de vouloir bien lui imposer sa *kultur* ? Se représente-t-on l'effet que peut produire, à force d'être enfoncée à la façon d'un clou sur lequel on frappe à coups redoublés, cette conviction que les ennemis de l'Allemagne ne sont que de vilains jaloux, incapables de résistance ; que les Français particulièrement sont pourris jusqu'aux moelles et qu'il suffira de souffler sur eux pour les jeter au fumier, que Paris est « la maison de Satan », destinée à être détruite pour la purification du monde, que rien ne peut résister à la valeur allemande ; que la Germania est si puissante, si armée, si intelligente, si valeureuse, qu'une conquête ne sera pour elle qu'un jeu d'enfants, une promenade de quelques jours, une occasion de libations, de plaisirs et de profits sans nombre. Ajoutez que ces choses sont répétées incessamment là-bas par tout ce qui détient une autorité quelconque, depuis le kaiser jusqu'au caporal, depuis l'académicien jusqu'au moindre maître d'école ; que tout ce qui écrit, tout ce qui professe, tout ce qui péroré les resasse infatigablement et notez encore que ces « monteurs de coups » ont affaire au peuple le plus moutonnier, le plus docile de la terre, celui chez lequel l'esprit de réglementation et de discipline règne sans conteste ni récrimination ; et celui encore auquel manquent le plus l'initiative et la personnalité. Alors, à force de se l'entendre répéter, ces misérables Boches qui n'ont pas chez eux toutes leurs aises, se sont dit : « ma foi ! puisqu'il n'y a qu'à prendre, allons-y ! »

Et ils y sont venus ! D'abord, comme ils étaient cinq millions contre cent mille Belges, tout a été très bien ; on a pu se saouler, piller, manger à satiété. On a rempli des trains de butin, on a chanté victoire, on a brûlé des monuments, égorgé des femmes pour avoir leurs bagues et bourré dans les sacs, avec les bijoux et les montres, des mains d'enfants comme souvenirs de voyage. Une vraie partie de plaisir ! Ils jugeaient que leurs maîtres avaient eu bien raison de leur prêcher avec tant d'insistance les bienfaits de la conquête et les bénéfices de la guerre.

Mais voilà que, après quelques jours de ripailles, tout changea. Ces diables de Français, auxquels on s'était heurté, n'étaient pas si pourris que les professeurs l'avaient certifié ; et, tout de suite, les déceptions commencèrent ; elles n'ont fait que s'amplifier depuis un an et les Boches ne cachent plus leurs regrets

d'avoir entrepris cette campagne qu'ils croyaient n'être d'abord qu'une fantaisie lucrative et glorieuse. Ils déchantent : ils se rendent compte qu'on les a cruellement trompés en leur assurant qu'ils étaient les vainqueurs-nés, les rédempteurs de l'humanité, les héros sauveurs que le monde se préparait à saluer de ses acclamations enthousiastes.

Et ils geignent : « Les officiers de mon régiment, avoue un prisonnier interné en Bretagne, certifiaient à leurs hommes que les Français étaient à bout de ressources, en hommes, en argent et en nourriture, que les armées de la République étaient démoralisées, sans discipline et que, à la première grande bataille, elles seraient anéanties. On nous a « mis dedans ! » Un malheureux soldat, auquel on avait sans doute trop vanté les beautés de l'organisation teutonne, écrit à sa femme : « J'ai fouillé dans le sac d'un camarade mort ; ce que j'y ai trouvé, je l'ai mangé avec une faim vorace, quoique ce fût maculé de sang et couvert de la plus grande saleté ; mais nos chefs nous laissent mourir de faim ; avec cela travailler nuit et jour... ! »

« Douleur et malheur de tous côtés, note un troisième dans son carnet de route, et les pauvres soldats souffrent partout ! Ceux qui nous ont conduits à toutes ces erreurs, à tous ces faux calculs, à toutes ces grosses méprises sur nos voisins, ont assumé un lourd fardeau de responsabilités ».

On multiplierait à l'infini les citations de ce genre : les lettres que les sédentaires restés au foyer adressent d'Allemagne aux soldats du front témoignent des mêmes déceptions : « Si la guerre pouvait finir ! » tel est le refrain unanime. Les journaux eux-mêmes reconnaissent que la psychologie allemande s'est grossièrement illusionnée : le *Tag* de Berlin a osé publier cet aveu : « Nous pensions que la France était corrompue et qu'elle avait perdu le sens de la solidarité nationale ; nous constatons maintenant que les Français sont des adversaires formidables ». Sous « les Tilleuls » — un correspondant du *Petit Parisien* le relatait récemment, — ils en sont à nous considérer comme de « futurs alliés », et ils en donnent pour raison plausible que, prochainement, nous serons amenés à avoir recours à leur aide pour chasser de Calais les Anglais qui voudront conserver cette place à tout prix.

On affecte de ne prononcer aucun mot haineux contre les Français. Bien au contraire, on loue leur bravoure et on les cite comme d'admirables combattants.

Ah ! si nous voulions entendre raison, et unir nos deux irrésistibles forces... Si nous prétions l'oreille à d'honorables propositions de paix... Malheureusement, nous n'y paraissions guère disposés... Et le *Berliner Tageblatt* psalmodie des jérémiades de ce genre : « Bien des personnes ont trop facilement rêvé la victoire contre nos ennemis : nous sommes maintenant devenus plus modestes et avons depuis longtemps abandonné l'espoir que l'esprit allemand puisse *guérir le monde* ». Le revirement est complet et si le peuple boche n'est pas, à son tour, tout à fait pourri et *énervé* à force de servilité et de schlague, je me demande *ce que prendront*, lors de la reddition des comptes, tous ces professeurs et ces psychologues qui restent tranquillement chez eux, après l'avoir poussé à la bataille en protestant qu'elle serait sans danger et que le succès était sûr.

Sur ce revirement s'en greffe un autre, plus inattendu pour qui ne connaît point le caractère allemand. Par nature le Boche est humble : il se méfie de lui-même et admire, d'instinct, tout ce qui lui vient de l'étranger. M^{me} de Staël avait déjà constaté cette faiblesse, et c'est peut-être pour tâcher d'en guérir l'Allemagne que les gouvernants se sont ingénies à lui inculquer de force un orgueil de pacotille. Ils y avaient assez bien réussi en apparence ; mais devant la catastrophe menaçante, le naturel chassé à coups de trique revient au galop et les Teutons en arrivent à se considérer comme bien hardis d'avoir osé se mesurer à nous. Il y a chez eux du chien battu, et l'on avait déjà observé ce phénomène en 1806, alors qu'ils acclamaient Napoléon, lors de son entrée triomphale à Berlin et qu'ils le fatiguaient de leurs obséquiosités. Comme ils n'ont pas le sens de la délicatesse, ils rêvent, maintenant, d'une alliance

avec la France, déclarant qu'il n'y a que deux armées au monde, la leur et la nôtre, et que ces forces réunies ne connaîtraient plus aucun obstacle. Ils protestent qu'ils ne nous ont jamais voulu « que du bien », et que tout ce qui est arrivé n'est qu'un malentendu regrettable, imputable aux seuls Anglais! Ce n'est plus Napoléon qu'ils admirent, — c'est Joffre, car il y a, chez ce peuple, un besoin inné de soumission, une dévotion pour qui le moleste et le brave.

Une anecdote qui circule à Berlin vaut, bien qu'elle ne soit évidemment qu'une plaisanterie, d'être retenue comme symptôme : les employés de la poste de la capitale prussienne découvrirent un jour, dans la boîte aux lettres, une enveloppe portant pour simple adresse ces mots : *à l'homme le plus populaire en Allemagne*. C'était en août 1914, à l'époque de la marche

victorieuse de l'armée du kaiser, et les postiers adressèrent la missive *au général von Kluck, à Paris*. Quand elle rejoignit l'armée, la déroute commençait et la poste militaire la renvoya avec cette mention : *absent à l'adresse indiquée*. « Si nous l'envoyions à Hindenburg », se disent les postiers. L'enveloppe fut glissée dans le courrier de Lemberg ; mais lorsqu'elle parvint à destination, les Russes occupaient la ville et elle revint à son point de départ, agrémentée d'un brutal : *parti sans laisser d'adresse*. Le comte Zeppelin était le héros du jour et on lui adressa la lettre qui courut sur ses traces jusqu'à Anvers où un malin employé des postes belges la retourna aussitôt à Berlin, barrée d'un superbe : *inconnu dans la localité*.

Survint le torpillage du *Lusitania* : l'hommage revenait de droit à von Tirplitz ; mais allez donc

mettre la main sur un amiralissime ! Nouvelle réexpédition à Berlin avec le timbre : *destinataire introuvable*. Alors le Herr Director des postes conçut l'idée géniale de glisser la missive dans le courrier impérial : mais, dépité de ne figurer qu'en cinquième rang parmi les célébrités nationales, le kaiser la refusa et elle revint au Director qui, très embarrassé, recourut à un referendum. Il réunit son personnel et demanda : « — En âme et conscience, quel est, selon vous, l'homme le plus populaire en Allemagne, à l'heure actuelle ? » Et les postiers, tout d'une voix, de répondre : « — C'est le général Joffre ! »

La lettre est déposée, à l'adresse du général, dans une case de la poste restante, à Berlin.

Elle attend que le destinataire vienne en personne la réclamer. G. LENOTRE.



EN ARTOIS. — A l'heure dite, selon l'ordre qui leur en avait été donné, chefs et soldats se sont élancés en dehors des tranchées et, avec une résolution admirable, ont couru sus à l'ennemi. Dédaignant de se servir de leur fusil, nos héroïques troupiers sont partis à l'assaut, les mains pleines de ces grenades, dont ils savent faire un si terrible usage.

LES VICTOIRES DES ALLIÉS

Cette chose que les Allemands tenaient pour impossible, et qui leur laissait par conséquent toute liberté d'esprit pour poursuivre leur dessein, jusqu'ici bien aventure, de venir à bout des Russes ; cette chose que fut notre offensive imprévue en Artois et en Champagne, avec les résultats que l'on sait, a dû tomber sur la tête du kaiser « comme un pavé sur une tulipe », selon une pittoresque expression de Balzac. Sans doute, a-t-il éprouvé le besoin d'en exprimer sa douloureuse surprise à son entourage en conférant, ainsi qu'on l'a vu, avec l'héritier présomptif et quelques grands chefs, auxquels il s'est amèrement plaint de ceux qui commandent sur le front occidental et qu'il veut rendre responsables de l'échec qu'ils viennent d'y subir.

L'entretien a dû être dépourvu d'aménité, et l'on imagine qu'il a dû, en outre, rouler sur les moyens à employer pour se revancher et pour réduire coûte que coûte un adversaire qui, contre toute attente, se regimbe, et démontre, tout à coup, à ceux qui avaient le plus d'intérêt à n'y pas croire, que nous ne tarderons pas à chasser de notre sol reconquis pied à pied, et au prix de quelles prouesses, « l'insolent vainqueur » qui l'avait violé par surprise.

Tandis qu'ont lieu ces palabres dont nous ne nous préoccupons guère, car ils ne changeront rien aux faits qui sont péremptores, un frisson joyeux a secoué toutes les âmes françaises, car, dès ce jour, on a le sentiment, que dis-je, on a la certitude que quelque chose de décisif vient de se produire, grâce à quoi l'orientation de la guerre a changé, en sorte qu'il appartient maintenant à nous et à nos braves alliés d'en diriger la continuation et d'en déterminer la solution.

C'est un avantage inappréciable que nous devons à la valeur de nos troupes : leur ardeur, si long temps contenue, s'est dédommagée au grand détriment des adversaires dont notre succès va augmenter la lassitude et le découragement. Ces derniers, déjà sous l'empire de ce découragement n'avaient-ils pas dit : « Ils ne perceront pas nos lignes (ils, c'est-à-dire nous), et nous ne percerons pas les leurs... » C'est probablement cette phrase-là

qui avait inspiré à l'humoriste Wilette l'un de ses derniers dessins, paru dans un grand quotidien, et qui montrait un « poilu » et un « boche », se tenant par le menton, avec cette légende, empruntée aux chansons enfantines :

« Je te tiens par la barbichette
« Qui de nous deux, premier lâchera,
« Aura la tapette ! »

Cela aurait pu durer indéfiniment, si l'on ne s'était décidé, enfin, à sortir des tranchées et à inaugurer une autre tactique, la bonne assurément, puisqu'elle nous a réussi et que ce sont les Allemands qui « ont eu la tapette », pour rester dans le style de la chanson.

La nouvelle de nos succès bien qu'accueillie avec une profonde joie, mais une joie tout intime, peut-on dire, n'a donné lieu à aucune manifestation. Il y a là une réserve bien particulière et dont on avait été frappé déjà, lors de la confirmation de la victoire de la Marne.

Cette discrétion d'attitude s'explique lorsque nous nous défendons d'extérioriser même une joie légitime, avant le jour où nous aurons fait rentrer dans leurs frontières ceux que nous sommes en train d'y repousser.

Ailleurs qu'en France, où l'on n'a pas les mêmes raisons de mettre une sourdine à ses sentiments, des neutres sympathiques ont tenu à témoigner leur satisfaction en apprenant notre avantage.

A Genève, on l'a chaleureusement célébré, et le peuple hollandais s'est, lui aussi, passionné, comme nos voisins suisses, à la lecture des communiqués si réconfortants des jours derniers.

Du reste cette victoire des alliés réjouit tout le monde, ce qui est une preuve évidente que l'Allemagne ne jouissait point de la sympathie universelle.

Quant à nous, nous allons profiter sagement et prudemment, tant en Artois qu'en Champagne, des gains obtenus par notre offensive. Les Allemands n'ont pas été contraints seulement d'abandonner sur un front étendu des positions puissamment retranchées sur lesquelles ils avaient ordre de résister jusqu'au bout ; ils ont subi des pertes dont le total, tant en tués que blessés et prisonniers dépasse l'effectif de trois corps d'armée.

Le nombre total des prisonniers est de plus de

vingt-trois mille, et le nombre des canons ramenés à l'arrière, d'une centaine.

De plus, sur le champ de bataille, l'ennemi a abandonné des armes de toute nature et du matériel de parc et de tranchées.

Le premier acte de la victoire s'est déroulé en Artois où, à la date du 25 septembre, deux attaques se sont déclanchées de la Bassée à Arras et de Moronvillers à Ville-sur-Tourbe.

La ligne allemande a été enfoncée partout.

Une seconde ligne, généralement située à trois ou quatre kilomètres en arrière a été atteinte à son tour et partiellement brisée. Lorsque nous y aurons définitivement réussi ce sera, comme l'a dit un de nos stratèges, le colonel X... : « le second moment du drame de la délivrance ». Maintenant, nous occupons les crêtes qui dominent Vimy, et par delà, la plaine de Douai.

Au commencement de mai, le front allemand se composait de deux ou trois lignes de tranchées raccordées entre elles par des boyaux, et appuyées en arrière, sur quatre centres de résistance : Carency, les ouvrages blancs (dont nous avons donné un aspect dans un de nos précédents numéros), Nerville-Saint-Vaast et le Labyrinthe.

Ces lignes furent crevées à la date du 9 mai, et dans un superbe élan nos troupes arrivèrent jusqu'à la longue crête portant la cote 140, d'où l'on domine Vimy et la vaste plaine au bout de laquelle on découvre Douai.

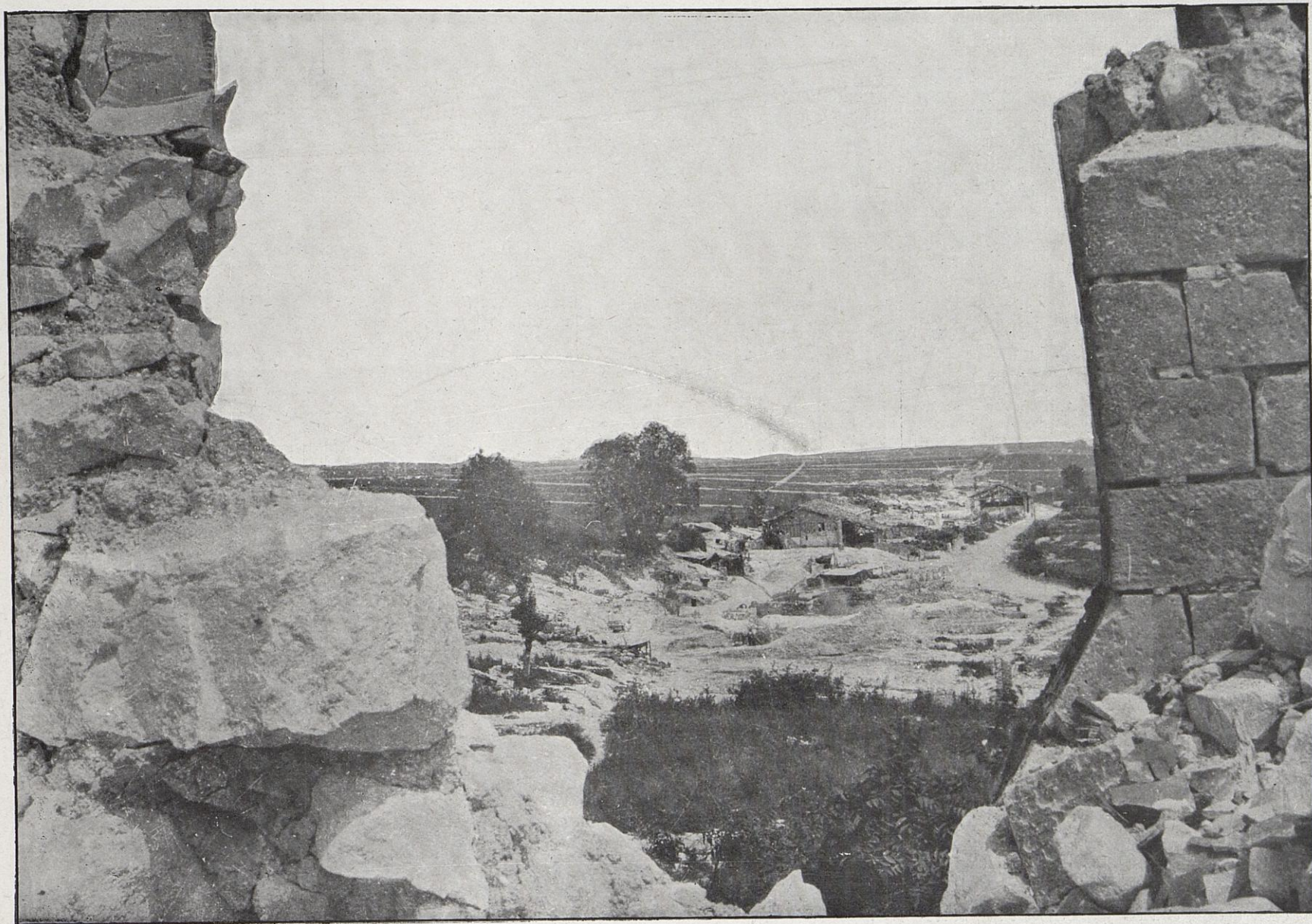
A la suite de cette bataille et des actions qui se poursuivirent jusqu'en juillet, nous fîmes en possession de la première ligne allemande et de tous ses points d'appui que nous avons énumérés plus haut.

Dès lors, nos adversaires se replièrent sur une seconde ligne à environ trois kilomètres en arrière, avec, pour base, Souchez, au nord-ouest ; la ferme de la Folie, au centre ; et le village de Thélus, au sud-est. L'assaut du 25 septembre a été donné sur une ligne étroite de plateaux formant dos d'âne entre les plaines d'Arras et de Douai.

D'emblée, nous avons enlevé les défenses avancées de Souchez ; ensuite, le village lui-même, ce qui nous a avancés vers l'est, dans la direction de Givenchy. Au centre nous sommes arrivés au verger de la Folie ; mais à droite, nous n'avons point dépassé les lisières de Thélus.



LE FRONT NOUVEAU DES ARMÉES ALLIÉES EN CHAMPAGNE ET EN ARTOIS, APRÈS L'OFFENSIVE DU 25 SEPTEMBRE. — La ligne en pointillé montre l'importance très sensible, même sur cette carte à faible échelle, du gain que nous avons réalisé dans les journées des 25 et 26 septembre. On sait que, en Champagne, ce gain a varié de 1 à 4 kilomètres en profondeur sur un front d'environ 25 kilomètres.



UN COIN DU CHAMP DE BATAILLE EN CHAMPAGNE. — Le paysage que l'on découvre à travers cette énorme brèche qu'ont creusée les mortiers allemands dans le mur de l'église de M... restera à jamais fameux dans notre histoire: les lignes blanches que l'on distingue sont les tranchées françaises d'où partit notre attaque le 25 septembre. A l'arrière plan, la ligne de collines sinueuses indique le célèbre fortin de Beauséjour où se livrèrent quelques-uns des plus sanglants combats de la guerre actuelle. Tout cela est maintenant repris et c'est derrière l'horizon qu'il faut chercher nos lignes actuelles.



LE CARREFOUR DES ROUTES DE SOUAIN ET DE TAHURE. — Nos troupes ont repris Souain et disputent maintenant Tahure. A ce croisement de routes on s'est furieusement battu et l'on se bat encore. Le premier bond nouveau de nos soldats nous rendra Tahure et enfoncera la seconde ligne allemande en Champagne.

Enfin, nous avons fini par atteindre le plateau de la cote 140 que nous avons dû abandonner lors de notre précédente tentative, en mai, — et nous y établis de façon définitive.

En Champagne, le front sur lequel nous avons attaqué s'étendait du massif de Moronvillers à la vallée de l'Aisne, vers Servon.

D'après le récit d'un témoin reproduit par un de nos confrères quotidiens, voici quelques détails sur notre avance qui, en trois points, fut particulièrement rapide :

« Sur les rebords de la cuvette boisée au fond de laquelle se trouve Souain, nous avons dirigé des attaques divergentes en trois faisceaux de forces.

« A l'ouest, nous enlevions les ouvrages du Palatinat et de Magdebourg, après quoi, nous pénétrions dans la tranchée von Kluck, le boyau von Tirpitz et le boyau Guillaume II à deux kilomètres de notre tranchée de départ.

« Au centre, nous enlevions, en moins d'une heure, la tranchée des « Gretchen » sur la route de Souain à Somme-Py, à deux kilomètres 500 de Souain, et nous arrivions à la ferme de Navarin.

« A l'est, nos troupes africaines franchissaient d'un bond les lignes allemandes, et s'engageaient dans les bois dans la direction de la route de Souain-Tahure, mettant la main sur les voies de chemin de fer de campagne allemand, des camps et des dépôts.

« D'autre part, les contingents savoyards et dauphinois s'emparaient du saillant ennemi appelé « La poche » et à plus d'un kilomètre de leur parallèle de départ, atteignaient les organisations allemandes dites : le Trou Bricot, pour s'installer dans la tranchée allemande de soutien, baptisée : tranchée d'York. A midi, ils avaient réussi une avance de quatre kilomètres.

« Cependant la résistance allemande se maintenait sur les hauteurs de la butte du Mesnil ; mais nous enlevions tout un système fortifié, comprenant, dans la région du bois en fer de lance et du bois en demi-lune, cinq lignes successives, sur une profondeur de quatre cents mètres.

« L'infanterie coloniale s'emparait, de son côté, du bastion formé par la cote 191, au nord de Massiges. A la fin de la journée nous étions au nord de Souain et au nord de Perthes, au contact même de la deuxième position allemande qui s'appuie sur les buttes de Souain et de Tahure ».

Notre artillerie a joué un rôle prépondérant dans cette action, et trois jours durant nos batteries ont bombardé les positions allemandes.

Les effets de ce bombardement ont été redoutables. En raison de sa prodigieuse intensité, le nivellement des tranchées ennemies a été complet sur certains points. L'entrée des abris était comblée, et les réseaux de fils de fer protecteurs avaient été partout brisés et arrachés.

Certaines unités allemandes se trouvèrent coupées de leurs ravitaillements et durent rester sans être approvisionnés durant quarante-huit heures. Notre tir couvrait toute l'étendue de la première position tandis que des pièces à longue portée atteignaient routes, voies ferrées et gares.



LE RUISSEAU DE SOUCHEZ. — Depuis le 25 septembre, nous avons repris la totalité de Souchez et des crêtes qui l'environnent. Ce ruisseau, si modeste qu'il soit, nous fut un point d'appui non négligeable.



ENTRE PERTHES ET BEAUSÉJOUR. — Etat d'une de nos tranchées bombardée par l'ennemi pour préparer une attaque à laquelle il dut renoncer.

On juge de l'effet moral qui s'en est suivi dans les rangs des adversaires qui, avec une nervosité sans résultat, déclanchaient de vains tirs de barrage et des feux de mousqueterie.

Quelqu'un qui peut se réjouir, à cette heure, et plus qu'aucun autre, c'est M. le Sénateur Humbert qui, devant le « bon travail » de notre artillerie, pousse, plus fort que jamais cette clameur que, depuis des mois, il fait retentir à nos oreilles : « Des canons ! Des munitions ! »

Dans son vibrant et émouvant article au lendemain des brillants faits d'armes que nous venons de relater, il salue « la véritable reine de cette bataille », qui fut notre merveilleuse artillerie, et il retrace, avec un enthousiasme bien compréhensible, puisqu'il a contribué de tous ses efforts à ce décisif résultat, « le déluge de mitraille » sous lequel ont été écrasées les fortifications ennemies.

« La consommation des projectiles, dit-il, a atteint des proportions inconnues jusqu'à présent. A aucun moment, nos pièces n'ont été à court d'obus.

« Ces ouragans d'acier et de mélinite ont produit dans les lignes allemandes des ravages effroyables ; la démoralisation de l'ennemi était telle, que les soldats allemands semblaient hébétés et se laissaient prendre sans opposer de résistance ».

Et revenant avec plus d'insistance que jamais sur la nécessité de plus en plus impérieuse des mesures dont il nous a démontré toute l'importance, il ajoute :

« Il faut que nous ayons toujours plus de canons, des modèles plus puissants, des engins sans pareils, des millions et des millions d'obus. Redoublons de vigueur et d'acharnement dans la tâche sacrée de délivrance et de justice ».

L'événement vient de justifier l'insistance et l'obstination toutes patriotiques avec lesquelles il a toujours réclamé, et il réclame encore aujourd'hui « des moyens matériels toujours plus puissants ».

L'expérience nous a démontré, au cours de cette campagne sans précédent, que les attaques à découvert des formidables défenses d'une armée retranchée entraînaient la mort certaine des assaillants. Au contraire, grâce à une préparation d'artillerie suffisante, l'infanterie peut occuper, l'arme au bras des kilomètres de tranchées rendues intenable à l'ennemi. La preuve concluante en est faite avec les actions en Artois et en Champagne, et dès lors, jusqu'à la fin, la France utilisera pour la victoire toutes les ressources de sa science, de son industrie et de son travail, tous les efforts propres à seconder l'héroïsme de ses soldats et à épargner leur vie dans la plus grande mesure possible.

Aux dernières nouvelles, les modifications si favorables qui viennent de se produire sur notre front, semblent agiter considérablement l'opinion de l'autre côté du Rhin.

« Le Berliner Tageblatt » sans contester l'importance de notre offensive, enseigne qu'elle n'a surpris personne en Allemagne, et que du reste le recul que nous avons imposé à nos adversaires n'est rien auprès de celui auquel ils obligent les Russes.

Néanmoins, il constate à quel point il leur sera difficile de tenir sur le front occidental en raison de l'énorme quantité de munitions dont nous disposons.

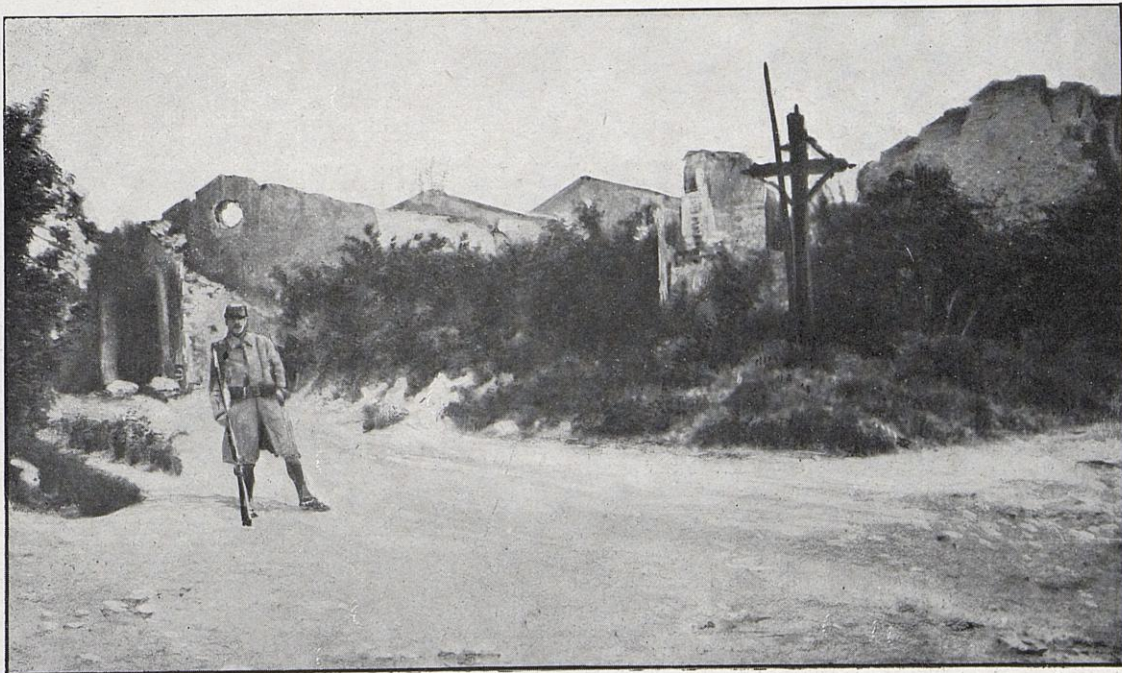
Si l'on recueille, d'autre part, les impressions des prisonniers, elles ne laissent pas d'être significatives, d'autant que leur primitive arrogance a fait place à une attitude toute différente.



LES PRISONNIERS DE SOUCHEZ. — Environ 4.000 prisonniers ont été faits au cours de l'offensive franco-anglaise en Artois. En voici quelques-uns.



APRÈS LA BATAILLE. — Le total des prisonniers faits par les alliés en Champagne dépasse 21.000. C'est par petits groupes que l'on conduisit à l'arrière ces vaincus qui ne paraissent pas mécontents de leur sort.



UNE SENTINELLE A SAINT-HILAIRE-LE-GRAND. — Saint-Hilaire-le-Grand marque à peu près la limite, à l'ouest, de notre offensive en Champagne.

Si l'on observe ce changement chez les officiers, il n'est pas moins apparent chez les soldats, et pour peu qu'on les laisse parler, ils épanchent le regret de tout ce qu'ils ont laissé derrière eux, avec l'angoisse de ne pas le retrouver.

A supposer que quelques-uns cultivent encore l'illusion de la victoire, ils se font de jour en jour plus rares, et ceux qui sont tombés dans nos mains aux plaines d'Artois et de Champagne n'en conservaient plus aucune.

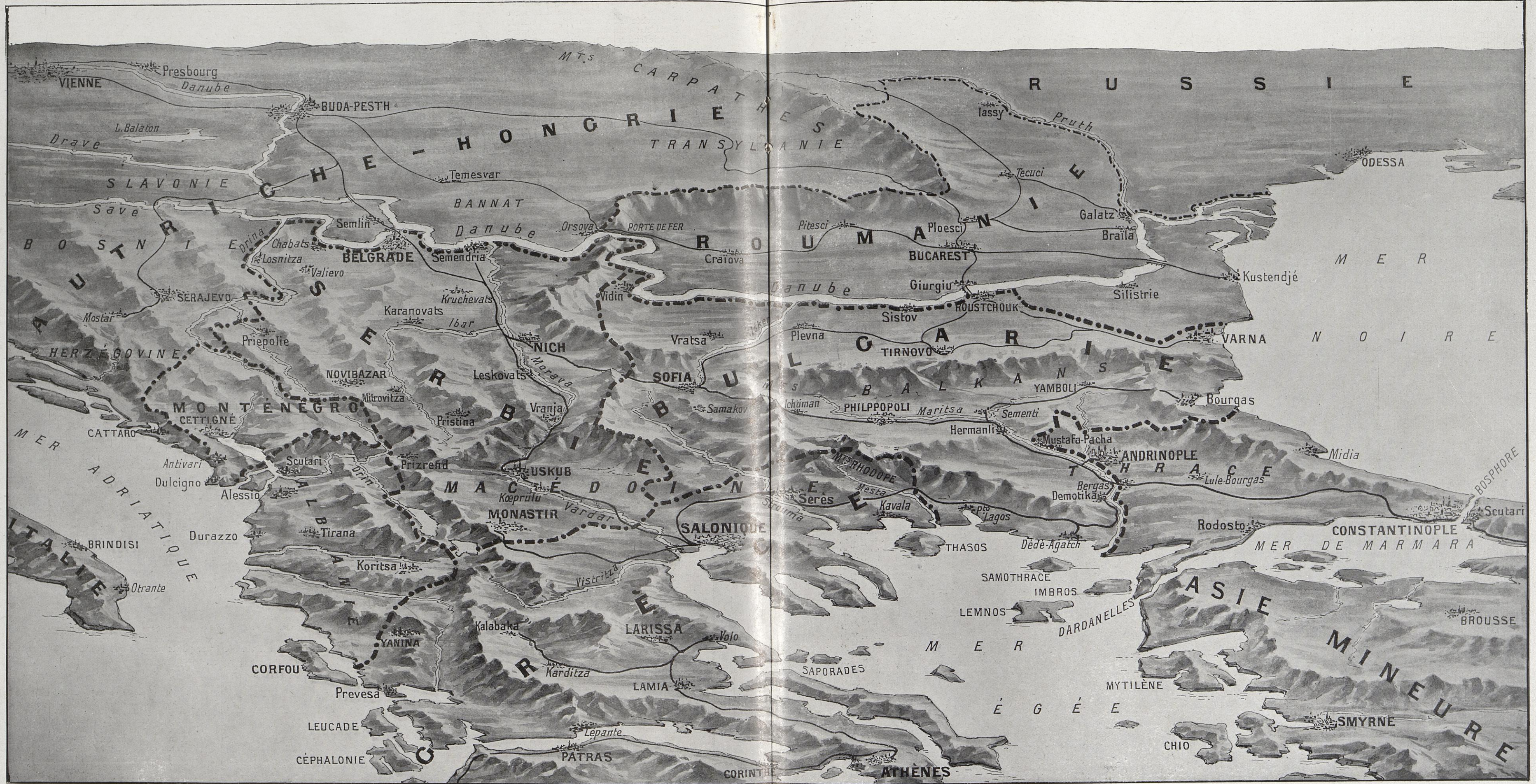
On rapporte que, voulant, à tout prix, arrêter l'offensive des alliés, Guillaume s'est précipité en Champagne, afin de mettre à pied les chefs qui se sont laissés battre, et de remonter, par sa présence, le moral abattu de ses troupes.

Ce déplacement n'est point pour nous déplaire, si nous nous rappelons que, chaque fois que le Kaiser s'est montré sur un point quelconque, ou chaque fois qu'il a voulu assister à un combat, la chance a, tout aussitôt, abandonné ses armes.

Actuellement, ses beaux rêves de percée sur Calais, ses déclarations, annonçant la fin de la guerre pour le mois dans lequel nous venons d'entrer, ses désirs de « paix honorable », tout cela devient absolument chimérique.

« Les vents ont changé, Berger », comme dit la vieille complainte, et Sa Majesté teutonne n'est plus maîtresse de l'heure, pas plus que de ses troupes d'hommes, qui s'affolent, en ont assez, et ne sont plus du tout disposés à sacrifier inutilement leur existence pour le mauvais pasteur qui les a si cruellement trompés en les entraînant à leur perte.

P. de C.



DANS LES BALKANS. — Au moment où, par le fait de la Bulgarie, la guerre va se déchaîner dans les Balkans et va opposer, les uns aux autres, les différents peuples de l'Europe orientale, nous plaçons, ici, sous les yeux de nos lecteurs, une carte qui leur permettra de suivre aisément les opérations des belligérants et qui leur montrera où se produira l'intervention forcée, attendue des troupes de la Quadruple-Entente, fidèles alliées de l'héroïque Serbie.

LES ÉVÉNEMENTS DANS LES BALKANS

Les diplomates qui représentent la Quadruple Entente à Sofia ont fait preuve, il faut le constater, de la plus remarquable et de la plus édifiante patience. Pendant des semaines, ils ont donné des conseils de prudence et de raison au roi de Bulgarie, ils ont subi toutes ses extraordinaires fantaisies, écouté ses invraisemblables demandes, enregistré ses inadmissibles prétentions. On faisait tout au monde pour contenter Ferdinand ! Puis le monarque qui rêve de devenir empereur byzantin mobilisa ses troupes. Ce n'était rien, disait-il, « neutralité armée » seulement ! La Bulgarie tenait à sauvegarder et à couvrir ses frontières que certes

personne ne voulait menacer, puisqu'au contraire nos représentants se donnaient un mal énorme pour les étendre. Dans certaine capitale on fut d'avis de temporiser encore... Mais quoi qu'en dise le tsar de Bulgarie, quoi qu'affirme son déconcertant président du Conseil, M. Radoslavof, les gestes « inamicaux » se succédèrent, se multiplièrent. Ce fut le traité signé avec la Turquie, contre laquelle nous combattons. Ce furent les arrivées d'officiers allemands, s'installant en grand nombre à Sofia, y prenant possession de la direction de l'armée, tandis que beaucoup de leurs collègues gagnaient Dédéagatch, y installaient les détachements de la ville et du port, y installaient des champs de mines. Puis on annonça que M. Radoslavof, déjà nommé, s'appêtait à partir pour Ber-

lin, dans l'intention d'y voir son fils, attaché à la légation de Bulgarie... Simple coïncidence ! Puis, le célèbre général Savof, l'auteur de l'agression contre les Serbes, en 1913, partit lui aussi pour l'Allemagne, non pas pour y rencontrer son fils, il n'en a pas, mais pour aller y causer avec le grand quartier général allemand. Il y eut encore le geste du Conseil Municipal de Sofia décidant de donner à des voies de la capitale les noms de Berlin, Vienne et Munich. Les calmes et patients diplomates de la Quadruple ne se laissèrent pas énerver par tous ces procédés peu affectueux. Mais on vit mieux. La Bulgarie concentra ses troupes sur la frontière serbe, et massa des régiments à la frontière grecque. Elle se retrancha activement dans la vallée du Timok, point le plus septentrional de

la frontière serbo-bulgare, endroit où certainement s'effectuerait la jonction des armées bulgares avec les armées austro-allemandes, ayant passé le Danube en amont d'Orsova.

C'est alors que sir Edward Grey fit à la Chambre des Communes une déclaration disant que si la Bulgarie adoptait une attitude agressive aux côtés de nos ennemis, « Les alliés étaient décidés à accorder à leurs amis des Balkans l'entier appui dont nous disposons, de la manière qui leur conviendra le mieux, et cela sans restriction ni réserve ».

Puis les puissances de la Quadruple Entente ayant réclamé de la Bulgarie une réponse nette et précise, qu'on ne voulut pas leur donner, la rupture devint un fait accompli. Les derniers scrupules étaient enfin levés et rien n'enlevait plus

les mesures que désirait l'initiative française. A l'heure où j'écris ces lignes les positions et les rôles de chacun semblent bien nettement définis.

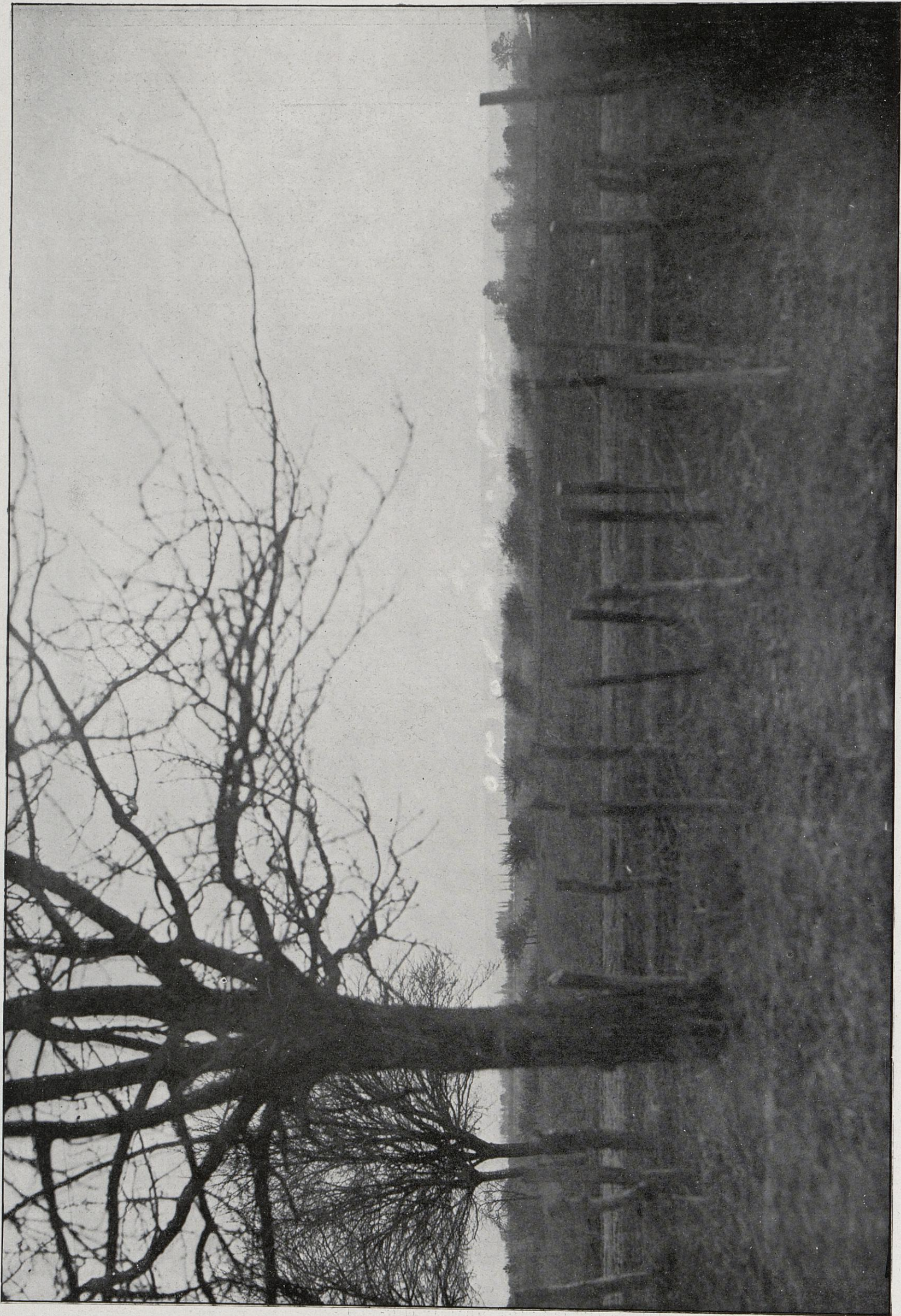
Le roi Ferdinand, pour obéir au désir de l'Allemagne et de l'Autriche, n'hésite pas à assumer des tâches un peu lourdes : il doit attaquer la Serbie, menacer et mater la Grèce, secourir Constantinople, aider à nous vaincre dans la presqu'île de Gallipoli : c'est beaucoup, même pour un tsar bulgare !... Et tout cela, il songe à l'accomplir dans quel but ? Pour que la grande voie commerciale allemande qui, de Hambourg ira à Bagdad, en passant par Salonique, soit enfin dîment établie.

Nous, pendant ce temps-là, scrupuleux observateurs des promesses faites à notre fidèle alliée

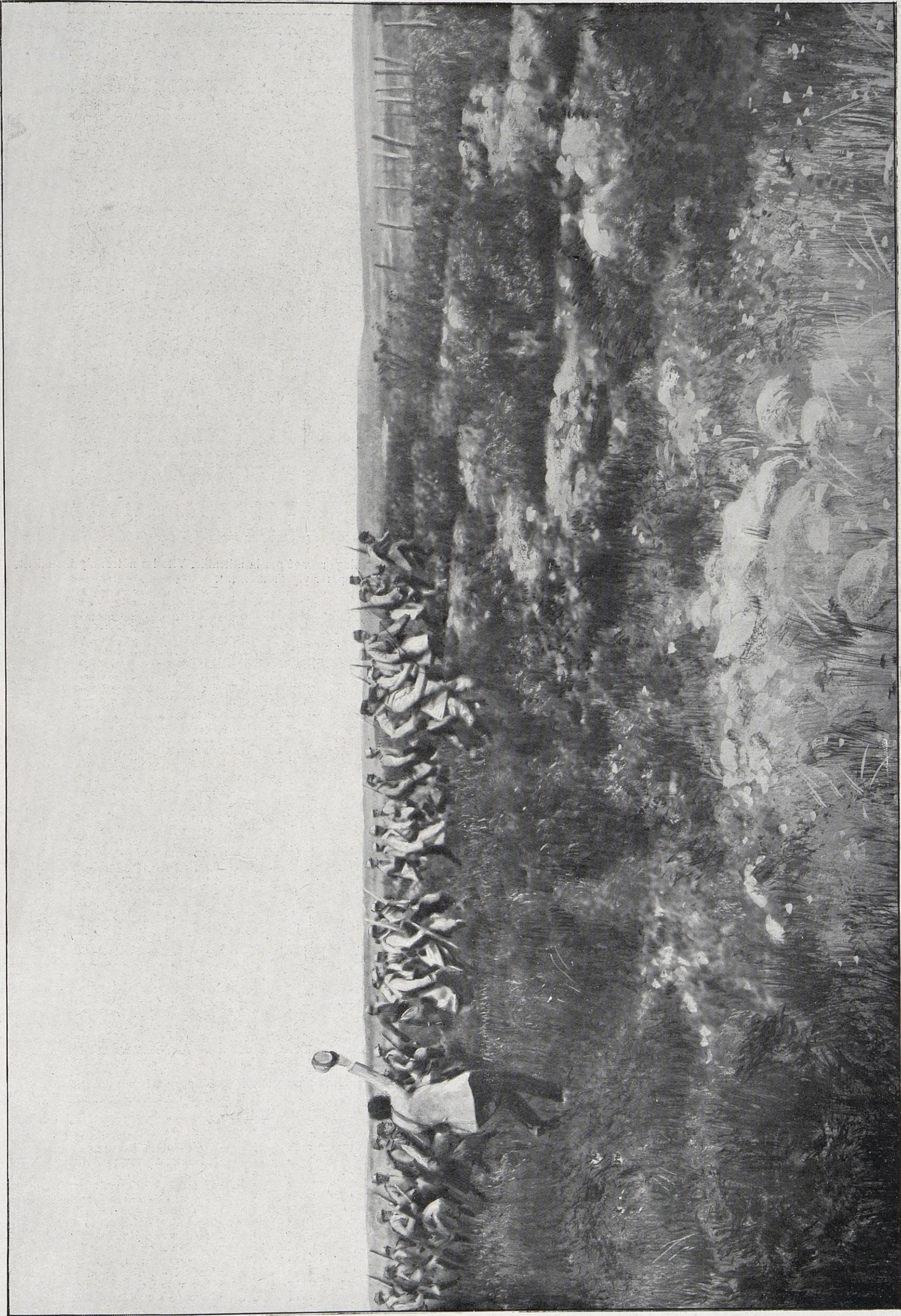
la Serbie, nous aurons débarqué à Salonique les contingents anglo-français qui vont voler au secours des sujets de Pierre I^{er}. Les réseaux ferrés sont nombreux et très bien organisés en cette région. Soixante-dix kilomètres à franchir ce ne sera pas une affaire ! Et nos troupes déboucheront derrière Stroumitza, prenant à revers les Bulgares qui se dirigeront vers Uskub.

Au fond des choses, peut-être ne devons-nous pas en vouloir trop cruellement au roi Ferdinand. Par son inconcevable aberration, il nous aura forcés à intervenir dans les Balkans... Et qui sait si ce n'est pas de ce côté que nous trouverons le meilleur chemin pour nous rendre à Constantinople ?

A. J.



LE CANON TONNE. — Ce coin de campagne est triste, recueilli, immobile, comme plongé dans la stupeur. Rien ne bouge. La mort passe au-dessus de ces arbres et de ces champs. Elle vient de ces brillants et actifs 75 qui sont en batterie derrière nous, de ces canons de tous calibres qui tonnent à qui mieux-mieux. Elle va là-bas, en face, frapper les Allemands qui sont tapis dans leurs tranchées, enfouis dans leurs abris. Ces petits nuages blancs que l'on aperçoit au loin, ce sont les obus français qui éclatent ! Il y a longtemps qu'il tombent drus sur ce point si nous en croyons l'aspect que présentent les arbres de l'horizon tout dépouillés de leurs branches. C'est l'offensive de nos soldats que l'on prépare. Elle va se déclancher, formidable !



LA CHARGE DES BRETONS. — On les a lâchés, les lions, les rudes et héroïques enfants de la Bretagne. Depuis tant de jours et tant de mois, ils l'attendaient, ce moment de l'assaut !... Rien ne saurait plus les retenir désormais ; ils courent éperdument. Ils ont jeté leur fameux cri : « *N'en Menezdou !* » fatidique. Le sort en est jeté : ils ont fait le sacrifice de leur vie. Ils veulent la victoire : ils la remporteront, coûte que coûte !...



LA MARCHE EN AVANT DE NOS SOLDATS. — L'élan de nos braves troupiers les a amenés jusqu'en ce village ravagé par la mitraille. Vite les nôtres s'y installent, s'y organisent pour surveiller un retour possible des Allemands, et y parer vigoureusement.



AUX ENVIRONS D'ABLAIN. — Cette cheminée d'usine est à peu près la seule qui subsiste dans la région; elle a défié les plus énergiques bombardements des Allemands comme des Alliés. Ce n'est pas faute pourtant d'avoir été prise comme cible par les uns et par les autres.



Un obus allemand de 105 vient de trouser le grillage qui se trouve sur le parapet de la tranchée pour en protéger les occupants contre les grenades.



Un soldat a été à moitié assommé et enfoui sous deux tombereaux de terre; ses camarades accourent et le dégagent, à l'aide de pioches.



Avec la plus attentive sollicitude, on tamponne le visage du blessé et on lui donne les soins dont il paraît avoir besoin.

DANS UNE TRANCHÉE, EN CHAMPAGNE, PENDANT L'ACTION D'ARTILLERIE QUI PRÉCÉDA L'OFFENSIVE DU 25 SEPTEMBRE. (Clichés du Lieut Meys.)



L'homme complètement dégagé, on constate qu'en dehors d'une sorte de dépression cérébrale, bien compréhensible, il n'a aucune blessure.



Néanmoins, on le transporte à l'arrière d'où, après un ou deux jours de repos, le brave chasseur pourra venir reprendre sa place parmi ses camarades.

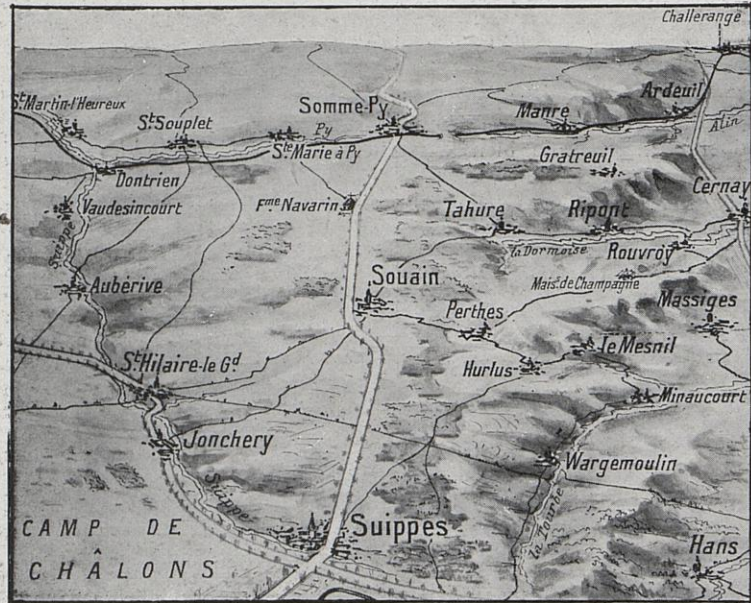


La tranchée quelques minutes après cet incident. Le calme s'y est rétabli et tous les hommes sont à leur poste, attentifs aux gestes de l'ennemi.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Ma dernière chronique, commentant les événements sur le front occidental jusqu'à la date du 25 septembre, doit paraître bien pâle, en présence des faits qui se sont passés depuis. Dans la journée même du 25, alors qu'on ne pouvait encore signaler que des épisodes plus ou moins importants et très localisés sur toute la longueur des lignes de contact, deux opérations d'un grand intérêt se trouvaient en préparation pour être réalisées à très bref délai : l'une combinée de concert avec les troupes britanniques sur le front d'Artois ; l'autre, d'un développement plus étendu, sur notre front de Champagne, dans le secteur compris entre la vallée de la Suippes à gauche et la vallée de l'Aisne, à droite ; ce qui représente, entre ces deux rivières, une distance de près de 30 kilomètres. Déjà, les communiqués du 25 septembre annonçaient, mais en ayant



LA CHAMPAGNE

soin de ne pas attirer plus spécialement l'attention, de violentes canonnades, surtout sur le front de Champagne : très violent bombardement réciproque ; action énergique et efficace de notre artillerie contre les tranchées, fortins et cantonnements allemands du front Souain-Perthes-Beauséjour. En Artois aussi, la lutte d'artillerie était représentée comme très énergique. Ces indications prenaient leur place parmi les détails de toute nature concernant les incidents relatifs aux autres secteurs. Nous avons, d'ailleurs, bien souvent entendu parler de violentes actions d'artillerie, sans remarquer qu'elles eussent été le prélude d'engagements très sérieux d'infanterie.

Mais dès le 26 septembre la note changeait. Une offensive très intéressante était reprise en Artois ; une autre était inaugurée en Champagne. A partir de ce moment, les nouvelles de brillants succès se sont confirmées et complétées de jour en jour. Ces succès se poursuivent, et je ne puis encore aujourd'hui que signaler leur état d'avancement à une date déterminée, et en apprécier les résultats acquis. Voyons d'abord le champ de bataille de l'Artois. Le front sur lequel se manifeste l'offensive anglaise est en avant du village de Vermelles, situé à 6 kilomètres au sud-est de La Bassée. Ce village de Vermelles peut être considéré comme le point central en arrière du front d'attaque, dont la direction est sensiblement du nord au sud, faisant par conséquent face à l'est. Les progrès des troupes anglaises, enlevant successivement deux lignes de fortifications ennemies très puissantes, hérissées d'ouvrages, d'obstacles et de défenses accessoires de toute nature, réalisent jusqu'ici plusieurs kilomètres en profondeur, dépassant les localités d'Hulluch et de Loos, et atteignant à l'est de celle-ci la route de La Bassée à Lens, à 3 kilomètres tout au plus au nord de cette dernière ville. Dans cette bataille, les Anglais ont fait plusieurs milliers de prisonniers, pris 23 canons, 40 mitrailleuses, sans compter le nombreux matériel laissé plus ou moins hors de service et non encore inventorié, dans les ouvrages bouleversés par l'artillerie, que les Allemands ont abandonnés de proche en proche. Ces chiffres seuls suffisent à souligner l'importance de cette brillante offensive.

De notre côté, dans la même région, un peu plus au sud, nous avons repris nos attaques, suspendues depuis quelque temps, en avant de Notre-Dame-de-Lorette. Nous avons enlevé le village de Souchez et poussé au delà jusqu'aux points culminants du terrain au-dessus de Givenchy, jusqu'aux ergers de la ferme de la Folie, à l'est de Neuville-

Saint-Vaast, parvenant ainsi sur une partie de la falaise de Vimy, ligne très importante, dont il nous reste à acquiescer le reste au moment où j'écris ces lignes. Nous avons eu à combattre, avec nos alliés, les plus solides troupes allemandes, la garde prussienne, à peine rappelée de Pologne sur le front occidental, et nous l'avons culbutée.

En Champagne, l'action engagée présente un intérêt égal, rendu même plus grand par l'étendue de la ligne de bataille, double de celle de l'Artois. Nos troupes occupaient il y a quelques jours encore le front jalonné par les villages aux noms bien connus depuis longtemps de Souain, Perthes-Hurlus et Massiges. Après une préparation très complètement exécutée par un feu d'artillerie formidable qui leur a ouvert la voie, elles se sont élancées à l'assaut, et sur une profondeur variant de 1 à 4 kilomètres, elles ont enlevé toutes les défenses de la première ligne allemande, très puissamment organisée. Maintenant, elles attaquent la seconde ligne, sur laquelle elles ont déjà pris pied en divers endroits. Cette seconde ligne est constituée, non par une crête, l'expression serait impropre, car les mouvements du sol de Champagne sont généralement de longues ondulations de formes molles, mais si l'on veut par un *dos de pays*, courant de l'est à l'ouest, qui passe à mi-chemin entre Souain et Somme-Py, et suit au nord des villages de Tahure et de Ripont le haut du versant gauche de la vallée encaissée de la Dormoise. Au delà de ce dos de pays, vers le nord, le terrain redescend sur la vallée de la Py, affluent de la Suippes, d'une part, et sur celle de l'Alin, affluent de l'Aisne, d'autre part. Entre les deux dépressions où coulent ces rivières, un seuil subsiste, dont nous pourrions entendre parler plus tard, où le chemin de fer de Chalange à Bazancourt passe en tunnel.

Dès que nous serons maîtres de la seconde ligne allemande, objet de nos efforts actuels, ce chemin de fer, d'une très grande importance pour l'entretien et le ravitaillement de tout le front ennemi depuis l'Aisne jusqu'au nord de Reims, sera sous le feu de plein fouet de notre artillerie, à très bonne distance de tir, moins de 3 kilomètres.

Dès à présent, nos escadres d'aviation en bombardent toutes les gares, à Bazancourt, Warméville, Pont Faverger, Saint-Hilaire-le-Petit et Somme-Py.

Je disais tout à l'heure que le nombre des prisonniers et des canons enlevés sur le front d'Artois soulignait le succès dans cette région. Je n'ai donc qu'à citer les chiffres relatifs au front de Champagne pour donner la mesure de l'intérêt de l'offensive dans ce secteur : les Allemands laissent jusqu'ici entre nos mains plus de 23.000 soldats prisonniers, et plus de 300 officiers. Le nombre des canons tombés en notre pouvoir est, au dernier recensement, de 121 de tous calibres. Enfin, les pertes totales de l'ennemi représentent la valeur de trois corps d'armée. A cette belle affaire, les Allemands ont tenté de répondre par une nouvelle attaque en Argonne. Elle a été repoussée, comme toutes les précédentes, non sans avoir subi de lourdes pertes. En comparaison de ces faits d'un haut intérêt, il n'y a rien à dire des divers épisodes signalés sur tout le reste du théâtre des opérations.

Général BERTHAUT.

L'EMPRUNT FRANCO-BRITANNIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Quelque passionnants que soient les événements militaires actuels, l'attention n'est pas exclusivement attirée vers les champs de bataille. Elle se porte aussi sur les questions financières que la guerre s'est chargée de rendre « kolossales », comme tout le reste. Les milliards sont devenus monnaie courante et, au prix où sont les coups de canon, il en faut beaucoup pour donner une ration suffisante d'acier et de mélinite aux Allemands, qui sont toujours des goinfres.

Pour les rassasier, pour nous procurer à nous-mêmes le moyen de combler les insuffisances que le ralentissement de notre agriculture et de notre industrie déterminait dans notre production, nous avons dû, aussi bien que l'Angleterre, faire des achats considérables au dehors, principalement aux États-Unis.

En temps normal, l'accroissement du volume des achats faits dans un pays a pour contre-partie l'accroissement du volume des ventes faites dans ce même pays. Si la compensation n'est pas strictement exacte, l'écart est du moins assez faible. Les paiements se font par des opérations de banque

et l'importance du reliquat n'est pas telle qu'elle puisse avoir une influence très sensible sur le cours du change, c'est-à-dire le prix auquel s'achètent, dans le pays débiteur, les instruments de paiement destinés à régler les achats.

Mais nous ne sommes pas dans des temps normaux. Entre les importations considérables de produits américains en France et en Angleterre et les exportations très réduites de produits français et anglais aux États-Unis, il n'existe en ce moment aucune compensation. La balance des comptes est entièrement rompue.

La conséquence de cet état de choses est que le cours du change de Paris sur New-York s'est beaucoup élevé. En 1913, il était, d'après le rapport annuel de l'Administration des monnaies, de 516 1/2 au plus bas, à 519 au plus haut, ce qui signifie que moyennant 516 à 519 francs on pouvait acheter sur la place de Paris du papier à vue permettant de payer à New-York cent dollars (le dollar valant 5 fr. 1813). Dans les premiers jours de septembre 1915, les cent dollars coûtaient, sur la place de Paris, de 592 1/2 à 602 1/2. Le « point de l'or » était atteint, sinon même dépassé, des raisons spéciales nous imposant l'obligation de ne pas nous démunir de nos réserves métalliques. Mais pour les conserver intactes, nous subissions une lourde augmentation de nos dépenses, puisque nous achetions environ six francs la pièce de monnaie avec laquelle nous nous libérions de cinq francs. Cette majoration ne se serait pas produite si nous avions eu des disponibilités en banque aux États-Unis.

D'un commun accord, les gouvernements français et anglais se mirent à l'œuvre pour les constituer. Des négociations furent engagées en vue de faire aux États-Unis une opération de crédit de large envergure. Un premier projet comportait l'émission d'un emprunt franco-britannique de cinq milliards de francs. L'ampleur même de ce projet étonna un peu le gouvernement de l'Union où la coutume n'est pas d'émettre des emprunts étrangers et où, de plus, les Allemands et les germanophiles s'empressèrent d'ouvrir une campagne ardente contre une mesure dont ils exagérèrent intentionnellement la signification sympathique pour leurs adversaires.

Il ne s'agit pas, en effet, dans la circonstance présente, d'un emprunt qui nous mette entre les mains des ressources fautes desquelles nous ne pourrions pas continuer la lutte, comme ce fut le cas en 1870 pour l'emprunt de 250 millions, l'emprunt Morgan, que Gambetta contracta, le 25 octobre en Angleterre, non pas par voie d'émission publique, mais par un arrangement avec un groupe financier. L'emprunt actuel n'a pas pour objet de faire entrer des fonds dans le Trésor de la France et de l'Angleterre, mais bien de régulariser des opérations commerciales et de diminuer la tension des cours du change en supplantant, par des disponibilités constituées aux États-Unis, à celles dont nous prive l'arrêt de nos exportations.

Sans doute nous aurions pu constituer ces réserves par une exportation d'or ; mais, de même que nous voulons conserver intact notre encaisse métallique qui est une des principales garanties de l'ensemble de nos créanciers, les États-Unis, où la circulation d'espèces est bien moindre qu'en France, se souciaient peu d'un afflux de métal qui aurait pu déprécier la valeur de l'or.

Il a semblé qu'il était sans inconvénient de réduire l'ampleur de l'opération projetée et que la formation aux États-Unis d'une disponibilité de deux milliards et demi serait amplement suffisante pour abaisser le cours du change. C'est sur cette base que les négociations se sont poursuivies et l'accord s'est établi d'après le plan suivant : le syndicat de garantie prendra l'emprunt à 96 0/0 et l'émettra dans le public à 98 francs. Les coupures seront de cent dollars, payables par acomptes et porteront un intérêt de 5 0/0 pendant cinq ans. Après ce temps, les porteurs pourront convertir leurs titres en bons franco-anglais à 4,50 0/0, de dix à vingt ans, rachetables par les gouvernements intéressés au bout de dix ans, c'est-à-dire quinze ans après la date du premier emprunt. Cet emprunt est libre de toutes taxes françaises et anglaises à venir.

Ces conditions ne deviendront définitives qu'après ratification des parlements d'Angleterre et de France. Mais, dès qu'elles ont été connues, le public américain les a très favorablement accueillies ; les demandes de souscription ont afflué dans les banques et il est certain que l'emprunt sera couvert plusieurs fois. Avant même que la conclusion des pourparlers fût officiellement annoncée par les commissaires financiers de l'Angleterre et de la France, un premier résultat était acquis : le change sur New-York n'était plus coté à Paris, le 1^{er} octobre, que 572 à 582 francs les cent dollars.

Nous avons bien le droit de constater que le fait d'avoir mené à bon terme une opération de crédit considérable dont le taux réel de placement ressort à 5,20 0/0 représente une victoire économique. Il atteste que la solidité du crédit de la France et de l'Angleterre n'a subi aucune atteinte.

Georges DE NOUVION.



LE COURRIER, EN ARTOIS, PENDANT L'ACTION D'ARTILLERIE. — « Pendant que « pleuvaient » autour de nous une avalanche de marmites de toutes grandeurs notre vaguemestre fit quand même la distribution du courrier. Au milieu des décombres et des ruines, rampant, il délivra la totalité de la correspondance. Avec quelle angoisse, en ces instants tragiques, nous attendons l'appel de notre nom — par contre quelle déception lorsque à travers la fumée, ceux qui n'avaient pas été appelés voient disparaître l'héroïque vaguemestre. Mères, épouses, sœurs, marraines, n'oubliez jamais les héroïques poilus du front. Une lettre reçue c'est le gage de la victoire finale. » (*Extrait d'une lettre d'un soldat : Souchez, 24 septembre 1915.*)

(Composition de M. PAUL THIRIAT.)

LES LIVRES NOUVEAUX

Mme Marcelle Tinayre a du talent. Elle a composé quelques romans qui sont parmi les plus remarquables de ces dernières années, elle a surtout écrit quelques pages, — voir *la Maison du Péché*, — qui sont d'une artiste et presque d'un artiste de premier ordre. Mais, il y a un mais et il est important, — Mme Marcelle Tinayre a, depuis, accumulé volumes sur volumes avec une facilité, une complaisance que l'on ne peut que regretter. Elle s'est illusionnée sur elle-même, ne se contentant plus de faire des livres, les refaisant avec ses souvenirs, avec aussi le souvenir de ses lectures. La guerre, toutefois, lui a été profitable ; elle lui a fourni « un sujet » et « ce sujet » Mme Tinayre l'a développé sans prétention, avec vérité, — avec une aisance charmante, la netteté de vision de ses meilleures heures. *La Veillée des Armes* (Calmann Lévy, édit.) est une sorte de journal souvent éloquent, presque toujours exact des premières semaines qui suivirent la mobilisation. L'âme de Paris palpite à travers les pages de cet in-18 où l'affabulation existe juste assez pour lier entre elles les diverses parties. L'intérêt provient directement de la finesse d'observation, du pittoresque partout répandu, de la sensibilité partout perceptible et c'est le principal mérite de ce livre dont on eut dit naguère, avec raison : il est du nombre des ouvrages qu'il est bon d'avoir lu.

Le « civil » a besoin de s'instruire, il a besoin qu'on lui rappelle ce qui s'accom-

plit là-bas, sur le front; il y a nécessité à lui remémorer les sacrifices, les enseignements de la geste, de la croisade, de la civilisation contre la kultur, contre la barbarie scientifique. Nous avons parmi nous trop d'oubliés, trop de gens encore préoccupés de questions futiles, trop de cerveaux qui conservent, malgré tout, leur ancienne et déplorable mentalité.

M. René Bazin, dans les *Récits du Temps de la Guerre* que publie la librairie Calmann Lévy n'a pas tort de pro-mulguer : *Il faudra recommencer le travail de plusieurs générations d'hommes; refaire des fermes, des usines, des routes, des villages, des villes; réparer d'autres ruines antérieures à la guerre, refaire de la discipline, de la conscience professionnelle, du sens commun et de la foi.*

Ce livre est l'histoire de ceux : qui ont toute la France dans les veines. On peut appliquer à certaines des narrations qu'il contient cette phrase que j'ai noté au passage : *les chercheurs de sublime ne trouveront pas mieux.* Il y a là, en effet, des choses dignes de nos plus admirables poèmes, qui égalent ce que nous possédons de plus remarquable dans nos annales, qui équivalent à ce qu'il y eut de plus épique dans tous les temps. N'y attendez point des accents à la d'Esparbès, n'y attendez point non plus le lyrisme, qui tient du bardit et de l'épopée, des *Proses de guerre* de Richépin. Non, si le talent de M. Bazin a revêtu une forme nouvelle, il est resté quand même plein de cette pondération, de cette sobriété qui sont la marque de l'auteur du *Blé qui lève* et lui demeurent propres.

Les faits, lorsqu'ils ont la valeur de ceux qui nous sont présentés, parlent plus haut que tous les discours. Quel plaidoyer de Démosthènes vaut l'acte, souvent inconscient, instinctif, de la plupart de nos soldats ?

Ces épisodes rapportés par M. René Bazin sont d'une telle nature que les larmes viennent aux yeux en les apprenant; que l'on envie ceux qui en sont les témoins et les héros; qu'on éprouve un serrement de cœur à n'être pas de ceux qui préparent la victoire, de ceux pour lesquels *c'est une ivresse de défendre la France qui peut se mixer dans leur sang et qui s'y reconnaît.*

Ecrivain de terroir, ayant le culte du foyer, des traditions, un vif attachement pour sa province, — l'amour du coin de pays où l'on naquit n'est-il pas la meilleure préparation au patriotisme, ne forme-t-il pas un des éléments essentiels du patriotisme national ? — M. René Bazin était bien placé pour magnifier les glorieuses cohortes luttant contre l'envahisseur, pour nous dire surtout la vaillance des fils de nos campagnes, saisis par le devoir le plus simple et le plus grand.

Il l'a contée, cette vaillance, en homme qui ne s'étonne point des prodiges accomplis autour de lui; car, en dépit des faiblesses, des billevesées, il a perpétuellement conservé sa croyance en la race, la race qui a su se reconquérir si rapidement et sans apprentissage raviver toute l'histoire, la Légende, et qui saura du confit actuel tirer le plus beau des enseignements : *une leçon définitive de simplicité.*

Paul d'ABBES.

LA BIENFAISANCE A PARIS PENDANT LA GUERRE (Suite)

LES ŒUVRES CIVILES

La lutte contre le froid a été entreprise avec un généreux acharnement par toute une série d'œuvres qui ont distribué des vêtements aux non-combattants avec la même largesse que d'autres fondations charitables le faisaient pour les combattants. Le Vestiaire parisien de la rue Monsieur-le-Prince a accordé des vêtements aux habitants des régions envahies, aux réfugiés belges et français; dans le même local se trouvait une organisation pour le prêt de couvertures et d'habillements aux enfants. Les vestiaires du Comité de Secours national, ceux des trois Sociétés de la Croix-Rouge, ceux des hôpitaux, de l'Aiguille française, de la Confédération générale du Travail, de l'Enfant du Soldat (fondation du comte Fleury), des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, sans compter tous les vestiaires qui existaient avant la guerre dans les mairies, dans les institutions charitables, religieuses ou laïques, ont rivalisé avec le zèle le plus libéral et le plus large pour répandre leurs bienfaits.

Pour pouvoir émunérer les ouvriers, les dimensions de deux et même trois articles ne me suffiraient pas; je ne parlerai de ces fondations que d'une façon générale. Il y a actuellement plus de cinq cents ouvriers en fonctionnement. Si quelques-uns ont disparu faute de ressources, d'autres sont nés qui les remplaçaient pour ainsi dire le jour même. Tous ces ouvriers ont une double destination : faire confectionner des objets pour les combattants, leurs femmes et leurs enfants, et procurer en même temps aux familles de ces combattants un salaire qui varie de 1 fr. 50 à 2 francs. Le Comité de Secours national accordait à une quantité de ces ouvriers non pas une subvention, mais une aide qui se montait à la moitié de l'allocation accordée par ces organisations aux ouvrières. Il en aidait ainsi plus de 250 et la dépense mensuelle pour ce seul chapitre se montait à plus de 160.000 francs. La Croix-Rouge elle aussi entretenait une centaine de ces institutions de travail; les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les patronages confessionnels ou politiques, les paroisses, les mairies, les œuvres féminines, tous et toutes sans restriction s'étaient ingéniés pour réaliser — pratiquement cette fois — la création de véritables ateliers nationaux. Vous savez que l'établissement de ces ateliers nationaux n'est pas une

idée moderne; elle date de Périclès, de Louis XIV, de Louis XVI (on les appelait alors ateliers de charité), de la Constituante. Mais c'est surtout en 1848, après la Révolution de Février, que, pour conjurer la crise du travail, le gouvernement de Février décida de secourir la classe ouvrière en l'occupant au lieu de lui donner l'aumône. Malheureusement les ouvriers se heurtèrent à une mauvaise organisation; il y eut plus de solliciteurs que d'emplois; et lorsque l'Assemblée Constituante vota la dissolution des ateliers nationaux, il y eut une vraie révolution. Nous sommes sûrs qu'en 1915

vices; l'Œuvre pour les Femmes, fondée par M. Frédéric Masson.

De plus, chaque mairie a fait fonctionner un bureau de placement pour les chômeurs de l'arrondissement. Les mairies des 13^e, 17^e et 20^e arrondissements ont créé des comités d'apprentissage pour soustraire les enfants aux dangers de la rue et leur procurer les moyens de devenir des ouvriers habiles et pouvant gagner leur vie dans des métiers où la main-d'œuvre est recherchée.

On a même pensé à la reconstitution des foyers actuellement démolis par l'ennemi dévastateur et le Bon Gîte s'oc-



M. Paul Deschanel et le préfet du Rhône, attendent sur le quai de la gare, à Lyon, l'arrivée d'un train de grands blessés revenant d'Allemagne.

ces ouvriers n'auront pas pour conclusion de nouvelles journées de juin et du sang versé comme en 1848.

Dans cette revue du bien, il convient de ne pas oublier les permanences dont le but est le placement des travailleurs: des œuvres telles que l'Association pour le placement des professeurs libres de sciences, arts et lettres, la Basoche pour procurer du travail aux clercs de notaires et d'avoués des régions envahies; les nombreux bureaux spéciaux pour victimes de la guerre, pour les femmes du monde victimes de la guerre, l'Aide aux Femmes des Combattants, création de Mme Daniel Lesueur, avec restaurant et vestiaire, qui ont rendu de grands ser-

cupe de réunir des mobiliers pour les habitants des régions envahies, pour tous les ménages victimes des déprédations allemandes; c'est la comtesse de Ganay qui est à la tête de cette œuvre.

Il resterait à parler des dispensaires. Or, dès qu'est survenue la mobilisation, ils ont été obligés pour la plupart, faute de médecins et de personnel, de fermer leurs portes. Une vingtaine seulement ont pu fonctionner. Ils ont été remplacés par les services municipaux de vaccination anti-variologique et antityphoïdique qui sont suffisamment nombreux pour répondre à tous les besoins.

(A suivre.) Louis SCHNEIDER.

ÉCHOS

MARIAGE

Ces jours derniers a été célébré en l'église St-Etienne de Fécamp le mariage de Mlle Léonie Le Grand, fille de M. M. Le Grand, directeur général de la Bénédictine et de Mme Le Grand, avec M. Stéphane Lemonnier, notaire. Les témoins étaient pour la mariée : M. Pierre Le Grand, capitaine au 24^e territorial, son oncle, et M. Marcel Le Grand, lieutenant au 102^e, décoré de la croix de guerre, son frère; pour le marié : le capitaine Quesnel, sénateur de la Seine-Inférieure et le docteur Dubois. En raison des circonstances et d'un deuil récent la cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité.

CARNET DE DEUIL

Nous avons appris avec une vive douleur la mort de M. Jacques Benoist de Laumont, sergent au 66^e d'infanterie, tué glorieusement à l'ennemi, ces jours derniers.

C'était un brave et vaillant soldat, plein d'entrain et de belle humeur, qui depuis le commencement de la campagne se comportait héroïquement et avait été déjà blessé deux fois. Sa perte a été fort douloureusement ressentie par ses officiers qui l'estimaient hautement et par ses camarades qui l'affectionnaient vivement.

Au même moment s'éteignait à Paris le père du courageux troupière, le baron Benoist de Laumont, ancien officier supérieur de cavalerie, officier de la Légion d'honneur.

Un service a été célébré en l'église Saint-Honoré-d'Eylau, à la mémoire des deux disparus, devant une assistance des plus choisies et des plus émues.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

LA CUISINE ET LA TABLE

Sait-on que ce sont les Croisés qui apportèrent de Syrie et de Damas les premières prunes ? Et, ce fut la reine Claude, première femme de François I^{er} qui donna son nom à l'exquise prune qui fait encore les délices de tous en juillet et août.

Cette reine, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, était si bonne qu'elle fit greffer un grand nombre de pruniers dont elle était la marraine et qu'on cultivait dans son jardin afin de pouvoir en *bailler* à tous. Les prunes de mirabelles ont été importées en Provence et en Lorraine par le roi René. La grosse prune rouge et fleurie est dite : prune de Monsieur parce qu'elle était la préférée de Monsieur frère de Louis XIV.

POPOTE.

MENUS

Déjeuner.

Œufs farcis au homard
Côtelettes de veau aux câpres
Flageolets au jus
Tarte à la crème

Dîner.

Potage crème de laitue
Saumon grillé
Noisette de prés-salé sauce poivrée
Jambon à la gelée
Salade
Fèves de marais à l'anglaise

Carbonnades flamandes

Prenez un morceau de bœuf près du collier, coupez-le en tranches de deux centimètres d'épaisseur environ, battez-les. Faites chauffer du beurre dans une casserole, ajoutez-y quelques oignons hachés menu; lorsqu'ils commencent à blondir, mettez-y les carbonnades et faites brunir le tout ensemble. Lorsque la viande a pris couleur des deux côtés, mouillez-la avec un grand verre de bière, assaisonnez de sel et de poivre et ajoutez-y un bouquet garni que vous retirez après la cuisson. Couvrez la casserole et faites cuire à petit feu pendant une bonne heure. Au dernier moment, mêlez à la sauce quelques cuillerées de bière et, si c'est nécessaire, un peu de farine pour la bien lier.